HAL
open science

Stratégies de dénomination et de désignation des couleurs en palikur

Antonia Cristinoi, Caroline Cance

To cite this version:

Antonia Cristinoi, Caroline Cance. Stratégies de dénomination et de désignation des couleurs en palikur. Amerindia, 2018, 40, pp.1 - 34. hal-02342931

HAL Id: hal-02342931

https://hal.science/hal-02342931v1

Submitted on 1 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AMERINDIA 40: 1-34, 2018

Stratégies de dénomination et de désignation des couleurs en palikur

Antonia CRISTINOI & Caroline CANCE

LLL, Université d'Orléans, UMR 7270

« Définir la couleur n'est pas un exercice facile. Non seulement, au cours des siècles, les définitions ont varié selon les époques et les sociétés, mais même en se limitant à la période contemporaine la couleur n'est pas appréhendée de la même façon sur les cinq continents. Chaque culture la conçoit et la définit selon son environnement naturel, son climat, son histoire, ses connaissances et ses traditions. En ce domaine, les savoirs occidentaux ne sont pas des vérités absolues mais seulement des savoirs parmi d'autres. Au reste, ils ne sont pas univoques. »

Michel Pastoureau, *La couleur de nos souvenirs* (2010: 9)

Abstract: Dwelling on lexicographical research and specific surveys, this study presents the strategies used for expressing colour in Palikur, an Arawakan language spoken in French Guyana and Brazil. It includes a presentation of the protocol used in the surveys, followed by a description of the resulting colour terms and of the role held by colour in denominative and descriptive strategies. Data analysis corroborates previous findings regarding the small number of colour names per se, but it also allows identifying other strategies (morphological, syntactic and semantic) used for describing coloured objects and discussing their underlying semantic mechanisms, as well as the characteristics of the elements used as a referential basis in metonymies employed for designating colours, and the universal nature of these mechanisms.

Keywords: Palikur, Arawakan languages, French Guyana, Brazil, lexicon, colours designation, colour terms, descriptive strategies

Introduction

Cet article propose une étude de cas spécifique consacrée aux stratégies d'expression de la couleur en palikur, langue arawak parlée en Guyane française et au Brésil, en utilisant des procédures d'élicitation basées sur un protocole qui vise à prendre en compte le caractère culturellement et écologiquement situé de la notion de couleur ainsi qu'à faire ressortir le cas échéant les stratégies descriptives alternatives des locuteurs.

Le constat de départ de nos travaux est relativement simple : dix ans de recherches de terrain en Guyane française pour l'élaboration d'un dictionnaire palikur-français ont révélé un nombre restreint de dénominations stables et consensuelles référant uniquement à la dimension colorée que l'on pourrait appeler « termes de couleur » (correspondant en français aux termes *rouge, blanc, noir, vert/bleu* et exceptionnellement *jaune*) et aucun mot spécifique pour désigner la notion même de couleur, alors que les termes désignant des formes ou des textures abondent. Cette situation paradoxale nous a poussées à nous interroger sur l'efficacité de nos techniques d'enquête dans l'élicitation du lexique concernant la couleur mais également sur le rôle que la notion de couleur joue (ou non) dans les stratégies descriptives des Palikurs et dans leur conception du monde. Ces interrogations nous ont incitées à organiser des enquêtes consacrées spécifiquement à l'expression des couleurs en développant des protocoles d'élicitation adaptés afin de déterminer si l'inventaire des termes de couleur répertoriés pouvait être enrichi mais aussi pour tester le rapport des locuteurs à la notion de couleur et les stratégies individuelles ou collectives mises en place pour l'exprimer. Ce sont ces enquêtes, menées à Saint Georges de l'Oyapock, en Guyane française en juin 2015, qui ont fourni les données exploitées dans cet article. Après une présentation du peuple palikur et de sa situation linguistique, nous décrirons les termes de couleur relevés initialement, au cours de l'élaboration du dictionnaire palikur-français (entre 2003 et 2014), à travers des enquêtes constituées d'observation participante, d'entretiens thématiques et de corpus semi-spontanés, ainsi que le contexte d'utilisation de ces termes et le rôle que semble jouer la couleur dans les stratégies descriptives en palikur. Cet état de l'art sera suivi d'une réflexion méthodologique incluant un bref examen critique du paradigme dominant

dans les protocoles d'élicitation de termes de couleur, à savoir celui mis en œuvre par B. Berlin & P. Kay (1969) et conséquemment la description de l'enquête mise en place (protocoles, participants, contexte, consignes) et des difficultés rencontrées dans sa mise en œuvre, avant la présentation et la discussion des données collectées.

1. Le peuple palikur : éléments socio-culturels

Les Palikurs occupent actuellement plusieurs territoires dans l'État d'Amapa au Brésil et en Guyane française. Historiquement, le pays palikur est mentionné pour la première fois en 1515 par Vincente Yañez Pinzon sous la forme *Costa de Paricuria*. Si les Palikurs considèrent toujours comme leur terre d'origine le bassin de la rivière Urucauá au Nord de l'Amapa, depuis l'arbitrage suisse fixant définitivement la frontière franco-brésilienne en 1900, on peut noter cependant plusieurs vagues de migration vers la Guyane. En 1925, l'anthropologue allemand Curt Nimuendaju mentionne une communauté palikur de 186 personnes au Brésil (Arucaua), et quatre en Guyane, le long du fleuve Oyapock et de ses affluents : Yuminã, Crique Marouan, Coumancouman et Montagne Bruyère. D'autres territoires ont été successivement occupés et abandonnés, et on compte à présent deux communautés principales au Brésil (plusieurs villages le long de la rivière Urucauá[1] et un village sur la route qui relie la ville frontalière d'Oiapoque à Macapá[2]) auxquelles s'ajoutent quelques familles résidant à Oiapoque et trois noyaux de population en Guyane (les villages Espérance 1, Espérance 2, Savane et Gabaret à Saint Georges de l'Oyapock[3], deux villages dans la zone de Macouria, près de Cayenne[4], et un village sur la commune de Régina[5]). Toujours du côté français, on peut rajouter également la petite communauté palikur de Village Favard[6], près de Roura, et quelques familles dans le village de Trois Palétuviers[7], autrefois un village entièrement palikur. La plupart des villages palikur sont indiqués sur la carte ci-dessous, adaptée d'après Grenand (2009 : 34) :

---

1 Points 6, 7 et 8 sur la carte.
2 Point 8 sur la carte.
3 Point 4 sur la carte.
4 Point 1 sur la carte.
5 Point 3 sur la carte.
6 Point 2 sur la carte.
7 Point 5 sur la carte.

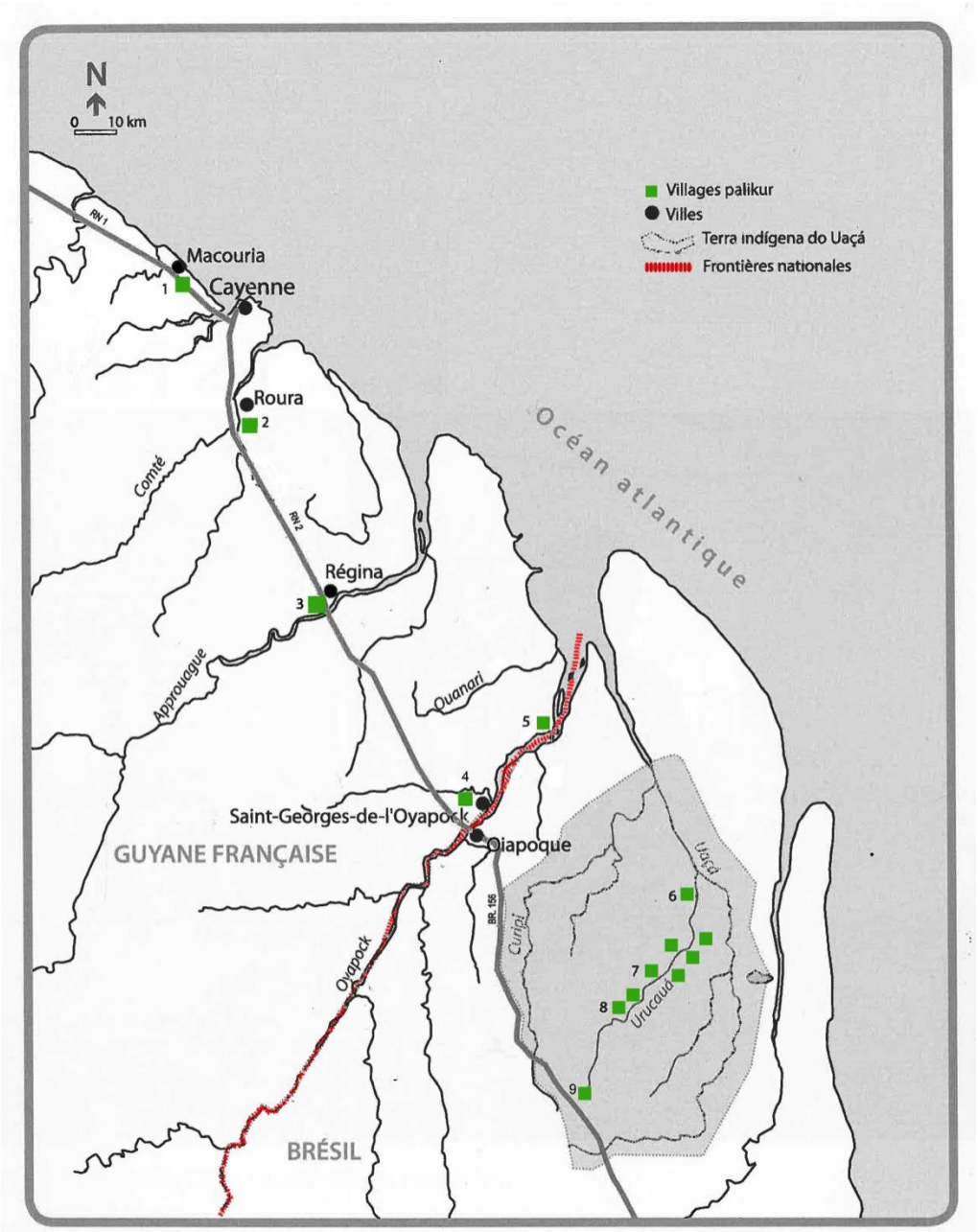

Figure 1 : Carte localisant les villages palikur actuels

La démographie, après une chute brutale au cours du XVIIIe siècle, se trouve aujourd'hui en constante augmentation. Si en 1925 Nimuendaju évoquait 188 Palikurs au Brésil et 49 en Guyane, les estimations récentes sont plutôt encourageantes : en 1988 la SIL[8] estimait 600 locuteurs en Guyane et 600 au Brésil. Pour ce dernier, le chiffre le plus précis et le plus

8 Summer Institute of Linguistics.

récent est fourni par le Iepé[9] : 1293 Palikurs au Brésil en 2010. Plusieurs estimations récentes donnent une idée assez précise de la constance de l'augmentation démographique en Guyane : 720 locuteurs en 1994 (Passes, 1998), entre 700 et 1000 en 2009 (Launey, 2009) et plus de 1200 en 2012 (Nemo 2012, communication personnelle).

Les biotopes exploités par la population sont relativement similaires dans les deux pays : savanes inondées, mangroves, fleuves et petits cours d'eau, milieux forestiers. Il est intéressant cependant de noter que l'exploitation des savanes inondées a quasiment disparu en Guyane.

Les activités traditionnelles encore pratiquées incluent l'agriculture itinérante sur brûlis qui fournit le manioc, base de l'alimentation, la chasse au fusil (essentiellement oiseaux et petit gibier), la pêche en rivière ou en marais, la cueillette (consacrée principalement aux fruits de palmier, comme le *wassaï*) et l'artisanat (vannerie, calebasses vernissées et colliers en graines ou perles de verre).

Les églises présentes dans l'espace actuel des Palikurs sont l'église catholique, l'église évangélique *Assembleia de Deus*, l'église adventiste et les témoins de Jehova. La vie cérémonielle traditionnelle a pratiquement disparu du paysage culturel palikur, tout comme le chamanisme.

Malgré de nombreux contacts facilités par un faible contrôle de la frontière franco-brésilienne et encouragés par des actions transfrontalières à caractère culturel ou religieux, les Palikurs se retrouvent écartelés entre deux pays aux législations très différentes, ce qui a également un impact sur la situation linguistique et sur l'évolution de la langue dans les deux espaces. Contrairement au Brésil, où l'accès aux territoires palikur (faisant partie des Zones Indigènes Uaça I et II) est restreint par la FUNAI[10], ce qui diminue largement les possibilités de contact, en Guyane, les Palikurs habitent des zones libres d'accès, situation avec un impact considérable sur les contacts linguistiques, qui seront discutés plus loin.

---

9 Instituto de Pesquisa e Formação Indígena, organisation brésilienne travaillant principalement sur les questions d'éducation concernant les peuples indigènes.

10 Fondation nationale de l'Indien : organisme gouvernemental brésilien qui élabore et applique les politiques relatives aux peuples indigènes.

2. Situation linguistique

Dans les deux pays, les Palikurs vivent dans des environnements multilingues, et n'importe quel Palikur parle au moins deux langues. Au Brésil, le portugais est la langue officielle, la langue de l'administration, des médias et de l'école mais le palikur est enseigné tout le long du cycle primaire. Le palikur est également la langue utilisée au sein des noyaux familiaux et par l'église évangélique, omniprésente dans les villages. Le karipouna, un créole à base française très proche du créole guyanais est utilisé dans les échanges avec les autres populations autochtones (notamment Karipuna et Galibi Marworno, qui vivent dans les mêmes Zones Indigènes). La langue officielle de la Guyane est le français, utilisé dans l'administration, le système éducatif et par les médias, mais on y retrouve au moins onze autres langues. Par exemple, sur le territoire de Saint Georges de l'Oyapock, notre terrain de recherche principal, une commune qui compte officiellement 3 855 habitants, on n'identifie pas moins de sept langues en contact : le français, le créole guyanais, le karipuna, le palikur, le teko, le wayãpi et le portugais. Les langues autochtones, palikur inclus, sont présentes dans le système éducatif de manière périphérique, à travers le système des médiateurs bilingues[11] (Alby & Léglise 2006). Le créole guyanais est la langue la plus largement répandue (mais perd actuellement du terrain en faveur du français), utilisée dans les échanges interethniques qui joue encore un rôle dans certaines communautés palikur comme Régina et Trois Palétuviers. Si dans les années 90 le créole guyanais a bien failli remplacer le palikur, même dans les espaces privés, on constate aujourd'hui une utilisation massive du palikur dans les communautés guyanaises, à la fois dans les espaces privés et dans les espaces publics. On observe une revalorisation progressive de la langue qui devient un outil de revendication identitaire et politique. La scolarisation obligatoire en français, ainsi que l'utilisation massive du français, du créole guyanais et même du karipouna (utilisé dans les échanges avec les populations indigènes venant du Brésil) et les contacts permanents ont cependant un effet néfaste sur l'état de la langue. Des enquêtes récentes sur l'érosion lexicale du palikur (Cristinoi & Nemo

[11] Programme visant à former des locuteurs natifs pouvant assurer quelques heures par semaine l'accueil des enfants indigènes lors de leurs premiers contacts avec l'école.

2017) montrent que le contact et l'écologie des villages peuvent avoir des répercussions sur la conservation de la langue, visibles sur le lexique de la nature, les classificateurs, mais également sur les formes lexicales désignant des couleurs (Cristinoi & Nemo 2018).

La langue parlée par les Palikurs, qu'ils nomment *parikwaki,* est une langue agglutinante appartenant à la famille arawak. La grammaire du palikur, décrite par Harold et Diana Green ainsi que par Michel Launey, est relativement complexe et présente l'un des systèmes de classificateurs les plus riches au monde (voir Green 1994, Aikhenwald & Green 1998 et Cristinoi 2014), incluant des classificateurs numéraux, locatifs, possessifs et verbaux. La forme (rond, plat, long, sphérique, irrégulier, à éléments multiples, creux) et la texture (liquide, mou/déformable) sont les éléments fondamentaux du système des classificateurs dans son ensemble (à l'exception des classificateurs possessifs, qui sont centrés sur la relation entre référents) (Aikhenvald & Green 1998, Cristinoi 2014). Les éléments géométriques se retrouvent aussi dans les stratégies de dénomination, de catégorisation (poissons plats *vs* poissons longs par exemple) et de description du vivant, mais également dans d'autres stratégies discursives, comme l'élaboration des récits (où l'indication de la place d'un objet dans l'espace ou l'utilisation d'un classificateur de forme pour chaque référent sont fondamentales). Plus particulièrement, les classificateurs verbaux, qui apportent des informations relatives à la forme et à la texture des référents désignant les arguments du verbe, peuvent être associés aux principaux adjectifs de couleur de la langue (et à d'autres adjectifs), ce qui est intéressant pour notre étude. Par ailleurs, la plupart des techniques de description des objets identifiées dans des enquêtes antérieures montrent que les Palikurs utilisent comme éléments de caractérisation principaux la forme et la position dans l'espace et très rarement la couleur, ce qui nous a poussées à nous poser deux questions fondamentales : l'absence de références à la couleur est-elle due à des enquêtes inadaptées ou bien la couleur joue-t-elle un rôle périphérique dans le système linguistique et culturel du palikur ?

Les ressources écrites concernant le palikur sont peu nombreuses (une traduction de la Bible, un dictionnaire palikur-portugais rédigé par Harold et Diana Green (2010) sur la base de cette traduction, quelques manuels

scolaires brésiliens, la grammaire de Michel Launey parue en 2003 et quelques mythes publiés en Guyane) et le système d'écriture utilisé au Brésil est plutôt opaque et difficile à utiliser, raison pour laquelle il ne s'est pas répandu dans l'espace palikur, ce qui réduit considérablement le nombre de locuteurs capables de s'exprimer à l'écrit.

Les données utilisées pour cette étude proviennent essentiellement d'enquêtes menées à Saint Georges de l'Oyapock entre 2003 et 2015, en vue de la rédaction d'un dictionnaire palikur-français. Le travail de terrain lexicographique comprend 15 mois d'observation participante principalement à Saint Georges de l'Oyapock mais aussi à Régina et Macouria, des enregistrements de corpus semi directifs, des entretiens lexicaux thématiques avec 15 informateurs, des enquêtes concernant l'érosion lexicale dans tous les sites palikur de Guyane à l'exception du Village Favard et des enquêtes ponctuelles en forêt sur le lexique de la nature. Une mission spéciale consacrée à des enquêtes sur l'expression des couleurs en palikur a été menée en juin-juillet 2015 à Saint Georges de l'Oyapock.

3. Les termes de couleur en palikur

Au cours du travail d'élaboration du dictionnaire palikur-français, nous avons pu relever des termes de couleur par le biais d'entretiens thématiques (avec ou sans utilisation de supports spécifiques, de type nuancier par exemple) inspirés par le protocole de Berlin & Kay (1969), de l'observation participante ainsi qu'au cours d'enquêtes portant sur d'autres types d'objets.

Il est important de mentionner, pour commencer, que l'élicitation d'un mot correspondant au mot français *couleur* a été particulièrement difficile. Finalement, nous avons obtenu les formes *a-hivak* et *a-tamwa*. *A-hivak* (POSS.3.N-apparence) serait l'équivalent du mot français *apparence* et apparaît essentiellement dans des structures interrogatives du type *Hma ini ahiwak ? - Quelle est la couleur/apparence de ceci (cet objet)?* mais aussi accompagné de l'adjectif *kaxima* (beaucoup), comme dans :

Kihiwyan *kaxima* *a-hivak.*
œufs de piraroucou[12] beaucoup POSS.3.N-apparence[13]
Les œufs de piraroucou ont beaucoup d'apparences/couleurs.

Ce terme renvoie à la couleur considérée comme caractéristique inhérente ou propriété essentielle d'un objet.

A-tamwa (POSS.3.N-colorant/teinture/peinture), en revanche, renvoie à une couleur acquise (propriété accidentelle), et apparaît plus souvent dans les discours des informateurs. D'ailleurs, contrairement au premier, ce terme a été relevé par observation participante. Les deux formes peuvent même figurer simultanément dans la même structure :

Hma *ga-hivak* *pi-vin* *ga-tamwa ?*
quel POSS.3.FEM-apparence POSS.2-maison POSS.3.FEM-peinture
Quelle est la couleur (des murs) de ta maison ?

Les principaux termes de couleur recensés sont : *seyne,* blanc, *priye,* noir, *duwẽ,* rouge, *ayeweye,* bleu et vert[14] et *kwikwiye,* jaune. Ces formes apparaissent souvent accompagnées de classificateurs caractérisant la forme (longue, ronde, sphérique, plate) de l'objet coloré désigné, comme dans les exemples ci-dessous :

sey-min-ye[15]
blanc-CL:long-M/N.DUR
objet long de couleur blanche

pri-bo-ye
noir-CL:plat-M/N.DUR
objet plat de couleur noire

duu-vit-ye
rouge-CL:rond-M/N.DUR
objet rond de couleur rouge ou être vivant au corps rouge[16]

La fréquence du terme *ayeweye* dans une structure à classificateur est moins importante. D'un point de vue sémantique, les termes *seyne* (avec la variante *seye), priye, duwẽ* et *ayeweye* ne sont pas motivés, alors que

---

12 Espèce de poisson, *Arapaima gigas.*
13 Abbréviations utilisées : 2 = 2ème personne; 3 = 3ème personne; CL = classificateur ; DUR = duratif ; FEM = féminin ; M = masculin ; N =neutre ; POSS = possessif.
14 Ceci renvoie à la catégorie GRUE (green + blue) décrite par Berlin & Kay (1969) présente dans des langues telles que le vietnamien ou le walpiri et qu'on peut traduire en français par VLEU.
15 Le suffixe *-ye* indique à la fois le genre masculin/neutre et un état durable.
16 Le classificateur *-vit* peut renvoyer à un objet rond ou à la notion de corps.

kwikwiye renvoie à la couleur (jaune franc) de la fleur d'ébène. Il s'agit d'un terme dérivé par reduplication de *kwik* (ébène). Dans le corpus du dictionnaire, on relève également une autre forme correspondant à *jaune,* moins fréquente, *wawe,* que les informateurs décrivent comme *couleur toucoupi,* le toucoupi étant le jus de manioc non filtré, désigné, lui, par le mot palikur *kahaw.* Certains locuteurs utilisent aussi *ahamnaboye* (couleur feuille) ou *igiye* (cru, pas mûr) pour désigner la couleur verte. Il s'agit souvent de locuteurs qui évoluent dans des milieux où les situations de contact avec le français, le portugais ou le créole (langues dans laquelle la distinction entre bleu et vert est marquée lexicalement) sont fréquentes. La variante *pohẽ* pour désigner le noir foncé a également été relevée.

Parmi les couleurs évoquées ci-dessus*, seyne, priye, duwẽ* peuvent non seulement jouer un rôle caractérisant, permettant de décrire les caractéristiques chromatiques d'un objet, mais également catégorisant, servant comme élément discriminateur entre les éléments d'une même classe. Par conséquent, dans le deuxième cas, on les retrouve fréquemment dans la dénomination des espèces végétales (surtout les arbres) ou animales (poissons ou insectes essentiellement) où ils servent à opérer des distinctions entre deux ou plusieurs espèces appartenant au même genre. Les termes qui apparaissent le plus souvent dans ce contexte sont *seyne* et *priye*, et la distinction qu'ils permettent d'opérer concerne moins un contraste *blanc-noir* que *clair-foncé.* Un contraste entre *seyne, duwẽ* et *priye* est utilisé pour évoquer les différents stades de maturité du bois en tant que matière première.

Un autre terme relevé fréquemment est *kasisi-min-ye* (fourmi-CL:long-M/N.DUR), utilisé exclusivement dans des structures à classificateurs (donc accompagné d'un indicateur de forme) et désignant une notion correspondant à *bigarré, tacheté* ou encore *multicolore*. L'esprit géométrique des Palikurs se révèle aussi dans des constructions qui relèvent plus de la description des motifs que des couleurs comme *tikitki-min-ye* (jacana[17]-CL:long-M/N.DUR), utilisé pour décrire des objets à points, motivé probablement par la similarité avec des motifs présents sur les œufs de l'oiseau ou *bukibgi-min-ye* (couper-CL:long-M/N.DUR), équivalent de *rayé.*

[17] Oiseau qui vit dans les marais, *Jacana jacana.*

Le nombre réduit de termes relevés lors de ces premières enquêtes nous a incitées donc à mettre en place des recherches spécifiques consacrées à l'identification des stratégies d'expression de la couleur (là où elles existent) ou de l'utilisation de stratégies de description alternatives basées sur d'autres types d'éléments visuels tels que la forme. Cela nous a amenées à questionner l'efficacité des protocoles d'élicitation de termes de couleur classiquement mis en œuvre (protocoles calqués sur le paradigme de Berlin & Kay), et critiqués à plusieurs reprises dans la littérature (*cf.* section suivante), et ainsi à élaborer une méthodologie alternative, plus adaptée à l'environnement culturel et naturel des Palikurs et qui repose sur des principes moins généralisants répondant davantage aux besoins d'une linguistique située.

4. Méthodologie de l'enquête

4.1. Examen critique du paradigme classiquement utilisé

Le modèle de Berlin & Kay a eu et conserve un impact important sur les études qui ont suivi en anthropologie, linguistique et psychologie, malgré des présupposés théoriques, une méthodologie et des interprétations des résultats abondamment critiqués au cours des trois dernières décennies (voir parmi de nombreux autres Guedou & Coninckx 1986, Lucy 1997, Saunders & Van Brakel 1997, Foley 1997, Moñino 2004, Evans & Levinson 2009, Wierzbicka 2008 et Dubois & Cance 2009).

Parmi les critiques qui lui sont fréquemment adressées on retiendra ici :

– un fort présupposé occidentalo-centré d'universalité du concept de couleur alors que certaines langues ne possèdent pas de forme lexicale renvoyant spécifiquement à ce concept et que d'autres présentent plusieurs formes exprimant des conceptualisations différentes de la couleur[18] ;

– une définition univoque de la couleur au travers du prisme des sciences physiques, caractérisée par les dimensions de teinte, de brillance et de saturation alors que certaines langues (comme le gbaya) ne se soucient pas

[18] En fon, *sìmè et hwèkà* renvoient respectivement à la couleur comme propriété accidentelle ou essentielle de l'objet ou de l'entité caractérisée (Guedou & Coninckx 1986) ce qui rappelle la distinction observée en palikur entre *a-hivak* et *a-tamwa* (*cf.* Section 3).

vraiment des teintes et vont par contre exprimer des états permanents ou changeants de lumière (Moñino 2004) ;

– une sémantique lexicale référentielle qui considère les langues comme des nomenclatures et envisage une relation directe entre les catégories lexicales (termes de couleur) et les catégories cognitives (couleurs).

Ces présupposés théoriques soulèvent aussi de nombreuses questions méthodologiques :

– Quelle est alors la validité[19] et la pertinence du nuancier de pastilles de couleur Munsell considéré a priori comme une reproduction transparente et universelle de la couleur alors qu'il est le fruit d'une longue élaboration technologique et scientifique occidentale (les pastilles de couleur, à la fois éléments du monde physique et représentations de la couleur, constituant de ce fait une abstraction) pour interroger les pratiques de la couleur dans des cultures qui n'ont pas la même conception, les mêmes connaissances, techniques et pratiques de la couleur ? Si tout informateur est en mesure de gérer cet artefact et de produire des réponses (afin entre autres de contenter les chercheurs), celles-ci sont-elles le reflet de sa manière de conceptualiser les couleurs ou bien un simple effet du matériel utilisé et des connaissances qui y sont inscrites ?

– Quelle validité pour une tâche linguistique centrée uniquement sur la production de termes de couleur lorsqu'il n'y a pas de concept autonome et univoque de couleur dans la langue étudiée ?

– Quelles sont les conséquences de recherches se restreignant à l'identification de termes (en contraste avec une tâche permettant de collecter toutes les ressources disponibles pour décrire l'expérience de la couleur) et excluant au sein de ces termes toute forme ne remplissant pas les critères de « basicité » ? Comment ne pas aboutir de fait à une liste relativement limitée et stable une fois tous les processus linguistiques productifs (morphologiques, syntaxiques…) permettant de construire des désignations de couleur mis à l'index ?

---

[19] Le concept de « validité écologique » du matériel expérimental et du questionnement a été introduit en psychologie de la perception visuelle par Gibson (1979) et développé par la suite en psycho-acoustique (Guastavino 2009) et en linguistique cognitive (Cance 2009).

– Enfin quelle est l'influence du système de dénomination des couleurs dans la/les autre(s) langue(s) en contact (dans notre cas le français, le portugais et le créole) sur les conceptualisations des couleurs et sur les réponses données par les informateurs dans leur langue ?

4.2. Conséquences méthodologiques pour notre enquête

Considérant tous ces éléments, nous avons développé et testé un protocole alternatif plus adapté aux caractéristiques morphosémantiques du palikur, qui prenne en compte le lien étroit entre l'expression de la couleur et de la forme à travers les différents types de classificateurs, et plus « écologiquement valide », qui s'inscrive dans l'environnement linguistique, culturel et géographique et fasse sens pour nos informateurs afin de nous permettre d'explorer plus en détail et de caractériser les stratégies de dénomination, de désignation et de catégorisation des couleurs.

Aussi, au lieu de demander des termes de couleur puis de pointer le meilleur exemplaire de chaque couleur référée sur un nuancier de pastilles colorées, avons-nous proposé aux informateurs une tâche de description (centrée sur la couleur) de photographies représentant la faune et la flore guyanaise (protocole 1) et d'objets divers (protocole 2) qui leur sont familiers. Si la tâche reste expérimentale et la production de formes lexicales de couleur bel et bien provoquée, ce protocole permet néanmoins d'obtenir des termes et des expressions de la couleur en contexte au lieu de termes renvoyant à des couleurs isolées, abstraites, autonomisées de tout support. Demander aux informateurs palikur de décrire des couleurs « situées » caractérisant des objets, des plantes, des animaux de leur environnement, répond ainsi à deux objectifs : assurer une certaine validité écologique de notre questionnement et apporter des éléments de réponse quant à la place de la couleur dans les descriptions en palikur par rapport à d'autres éléments visuels tel que la forme.

4.3. Matériel expérimental

a. Protocole 1 : Description de photographies

L'expérience consiste à faire décrire successivement une série de 46 photographies numériques présentées (en format plein écran) sur un écran

d'ordinateur. Les photographies, quasi exclusivement prises en forêt dans la région de Saint George de l'Oyapock, représentent le plus souvent des spécimens de la faune (oiseaux, insectes, reptiles, poissons) et de la flore (arbres, fruits, feuilles) guyanaise, presque tous familiers[20] des informateurs palikur avec lesquels nous avons travaillé. Elles ont été sélectionnées de manière à offrir aux sujets une diversité d'espèces, de formes et bien évidemment de couleurs (voir quelques exemples ci-après).

Figure 2 : Exemples de photographies accompagnées des noms d'espèce en français et palikur – Crédits A. Cristinoi

b. Protocole 2 : Description d'objets

La seconde expérience a consisté à présenter successivement des objets (80 au total) aux informateurs. Ces objets ont été sélectionnés de manière à :

- présenter des objets naturels (fruits et spathe de maripa, bois, miel, huile, épices…) et des objets artefactuels issus de l'environnement des informateurs parmi lesquels quelques produits artisanaux de la culture palikur (bijoux en graines et plumes) et une quantité importante de

[20] Quelques photographies d'espèces non familières mais similaires à celles connues ont également été sélectionnées afin d'éviter que la tâche ne se limite à une simple identification et de proposer quelques couleurs un peu différentes de celles rencontrées habituellement.

produits manufacturés (se caractérisant par leur couleur et possédant parfois une visée colorante) ;

- offrir une diversité de couleurs, de formes[21], de matières/textures, mais aussi d'usages ;
- proposer certaines séries d'objets ne variant que par leur couleur (couteaux à manche colorés, perles pour cheveux, vernis à ongles, feutres…).

Les photographies présentées ci-après illustrent quelques-uns des objets présentés en situation.

Figure 3 : Exemples d'objets présentés aux informateurs – Crédits photos C. Cance

4.4. Informateurs

Le Tableau 1 présente les informateurs qui ont participé à l'étude ainsi que le(s) protocole(s) qu'ils ont réalisé(s).

Informateurs	Protocole Photos	Protocole Objets
Informateur 1 : homme 67 ans	complet	complet
Informateur 2 : homme 54 ans	complet	complet
Informateur 3 : homme 70 ans	complet	ø
Informateur 4 : homme 46 ans	partiel	partiel
Informatrice 5 : femme 43 ans	ø	partiel
Informatrice 6 : femme 34 ans	ø	partiel
Informateur 7 : homme 34 ans	ø	partiel

Tableau 1 : Caractérisation des informateurs et des protocoles réalisés

[21] Ainsi, il a fallu sélectionner des objets représentatifs de toutes les formes encodées dans les classificateurs palikur (objets ronds / irréguliers, longs, plats, collectif, perles).

4.5. Consignes

Dans les deux protocoles, il était demandé aux informateurs en palikur et/ou en français suivant l'informateur et suivant la chercheure de décrire la photographie/l'objet présenté en spécifiant au début du protocole que nous nous intéressions particulièrement aux couleurs (en utilisant le mot *ahivak*, apparence). Malgré cela, comme souvent les couleurs n'étaient pas mentionnées dans la description, une relance spécifique était nécessaire pour les premiers objets/photos présentés. Celle-ci était aussi effectuée en palikur (avec les difficultés auxquelles on pouvait s'attendre au vu de l'absence d'un correspondant équivalent à *couleur* en palikur) et/ou en français.

4.6. Passation des protocoles

Les séances menées par les deux auteures se sont déroulées à Saint Georges de l'Oyapock, le plus souvent avec un seul informateur, soit dans les locaux du CNRS, soit au sein des villages Espérance 1 et 2. Les deux protocoles exploratoires, très riches, ont nécessité des séances très longues (en moyenne 3 heures par protocole complet le plus souvent réalisé en plusieurs parties).

On remarquera ici les différences entre une enquête de terrain et une expérience pensée pour et menée en laboratoire avec le plus souvent des étudiants comme participants. Ainsi la participation de certains informateurs peut nécessiter des aménagements du protocole, par exemple accepter que celui-ci soit réalisé collectivement parfois (pour motiver / aider / débloquer etc. ou parce qu'il faut s'occuper des enfants en même temps…), ou qu'il ne soit pas réalisé en entier.

Les premières réponses des informateurs confrontés au protocole 1 de description de photos ont conforté notre choix quant à la sélection des stimuli utilisés. Le plus souvent, les informateurs n'ont pas décrit la photo et ses couleurs mais l'espèce qu'elle représente et ses couleurs telles qu'ils les ont perçues dans des expériences antérieures et conservées en mémoire. De plus, au lieu de décrire, ils commencent le plus souvent par chercher à identifier l'espèce représentée (processus classique en psychologie). Ainsi par exemple à la question « c'est quelle couleur ? », un informateur répond « c'est quoi cette feuille ? » et il va également s'attacher à décrire son état

(sec/pourri) plutôt que sa couleur. Ce comportement est aussi très fréquent pour les fruits, la couleur étant indice de leur degré de maturité, ce qui permet d'ores et déjà de souligner l'importance de l'expérience et des connaissances des informateurs et de leur prise en compte dans la construction des protocoles.

Ce travail de terrain exploratoire s'est aussi nourri de tout l'environnement dans lequel se déroulaient les séances. Ainsi, comme la photo ci-dessous l'illustre, d'autres objets présents dans l'environnement immédiat ont pu être sollicités afin de clarifier certaines désignations et les frontières catégorielles des couleurs qu'elles expriment.

Figure 4 : Exemple d'utilisation d'objets colorés annexes pour vérifier l'étendue de l'usage de *wawe* et *kwikwiye*

4.7. Collecte des données

Outre la prise de notes, chaque séance a été enregistrée en audionumérique et a fait l'objet d'une transcription avec le logiciel Transcriber © (Boudahmane *et al*. 1998-2008). La prise de clichés photographiques a complété la documentation de l'étude.

5. Résultats

5.1. Inventaire des dénominations et désignations collectées

Notre enquête (les deux protocoles confondus) nous a permis de collecter 655 références aux couleurs que nous pouvons classer en trois grandes catégories : i) « termes » de couleur à proprement parler (tels qu'ils ont été définis précédemment), dont l'utilisation est plutôt régulière et consensuelle, ii) expressions métonymiques et iii) emprunts, que nous

allons présenter dans les tableaux ci-dessous. Nous avons choisi d'inclure dans ces tableaux la forme simple (sans classificateurs) des adjectifs de couleur ou des mots qui permettent de désigner la couleur par métonymie, le nombre d'occurrences de cette forme, mais aussi le nombre d'occurrences du lemme correspondant accompagné d'un classificateur de forme et le nombre d'occurrences de cette forme dans des structures plus complexes, comparatives ou approximatives (où la forme est accompagnée d'un atténuateur de type *presque*, *demi*, utilisé soit en palikur soit directement en français par les locuteurs). Il est important de préciser que les indications concernant les couleurs auxquels correspondent globalement ces termes ne sont pas des équivalences absolues et sont utilisées ici uniquement dans le but de faciliter la lecture. Le détail de ces correspondances formes lexicales-catégories cognitives de couleur sera présenté dans la section 5.2. Pour la catégorie « termes », nous indiquerons par un * les formes nouvelles que l'enquête a permis de relever et qui ne figuraient pas dans le corpus du dictionnaire.

Terme	*Couleur correspondante*	*Occurrences nues sans classificateur*	*Occurrences avec classificateur*	*Occurrences dans d'autres structures syntaxiques*	*TOTAL*
*amuwe**	rougeâtre	2	1		3
ayeweye/o[22]	bleu/vert	39	29	11	79
duwẽ/õ	rouge	51	37	11	99
huwiye	brillant	8	3		11
hwewehe	transparent	14	5		19
*kasavuye/o**	marron transparent	7	5	1	13
kwikwiye/o	jaune	20	4	3	27
pohẽ	noir foncé	13		1	14
priye/o	noir	56	30	4	90
seye, seyne/o	blanc	40	30	4	74
wawe/wawuye	jaune	38	15	8	61
wasew	pâle		6	1	7

Tableau 2 : termes de couleur en palikur

D'un point de vue sémantique, les dénominations des couleurs présentées dans ce tableau sont toutes arbitraires, à l'exception de *kwikwiye*, forme

[22] L'alternance *e/o* correspond aux formes de masculin et féminin.

dérivée de *kwik* (ébène) mais de toute évidence lexicalisée, ce qui nous permet de l'inclure dans la catégorie « termes ».

En l'absence d'un nombre plus important de termes, l'enquête nous a permis de constater que la stratégie alternative de désignation des couleurs était principalement la métonymie, plus ou moins lexicalisée, comme l'indique le nombre d'occurrences dans le Tableau 3. Les éléments utilisés comme base du processus métonymique sont essentiellement des éléments naturels qui font partie de l'univers des locuteurs : végétaux (plantes et fruits), animaux (mammifères, oiseaux et surtout poissons), substances familières (miel ou jus de manioc), autres éléments naturels (nuit, ciel) et des adjectifs désignant d'autres propriétés, essentiellement la texture et le degré de maturité.

Forme métonymique	*Traduction/ référent*	*Couleur correspon-dante*	*Occurrences nues sans classificateur*	*Occurrences avec classificateur*	*Occurrences dans d'autres structures syntaxiques*	*TOTAL*
VEGETAL						
ahamna	feuille	vert		1	1	2
arak	arbre *spp.* *Myrcia subsessilis* *Eugenia mimus*	rouge, violet		3		3
ivũhiyat	*Indigofera tinctoria*	bleu	1	12	1	14
uwas[23]	orange	orange		1	1	2
was	palmier wassaï *Euterpe oleracea*	violet, marron		9	3	12
wen	arbre sp *Ocotea guianensis*	blanc, gris		1		1
ANIMAL						
abahwa	poisson *sp.* *Crenicichla johanna*	rose			1	1
araswa(yan)	œufs de poisson *Chaetobranchus flavescens*	vert	1	2	1	4
inamyan	œufs de perdrix *Tinamus major*	vert	2	1		3
hew	oiseau *sp.* *Opisthocomus hoazin*	gris		1		1
im gasanine	fiel de poisson	vert	1			1

[23] L'utilisation d'*uwas* ici peut être considérée comme un calque sémantique par rapport au français.

karewyan	oeufs de poisson *Hoplosternum litttorale*	doré		1		1
kasis	fourmi	bigarré		20		20
kayku	biche *Mazama nemorivaga*	marron		1		1
kihiwi	poisson *sp.* piraroucou *Arapaima gigas*	multicolore		1		1
laswa	Morpho adonis	bleu	1			1
suwiwu(yan)	perdrix (œufs) *Crypturellus soui*	violet		2		2
tikitki	oiseau *sp.* *Jacana jacana*	avec des tâches et des points		12		12
tirayan	œufs de poisson *Nannacara aureocephalus*	rose	1			1
utayan	œufs de poisson *Crenicichla saxatilis*	rouge	1	2		3
uvumwri	poisson *sp.* *Arius proops*	gris		1		1
wakayan	œufs de poisson *Chaetobranchus flavescens*	jaune		2		2
AUTRES SUBSTANCES						
ahayak	miel	jaune		1		1
kahaw	jus de manioc	jaune			1	1
AUTRES ELEMENTS NATURELS						
en	ciel	bleu		1		1
misanbi	nuit	noir		1		1
ADJECTIFS DESIGNANT D'AUTRES PROPRIETES						
hũhuvyo	sec	marron	3			3
igiye	pas mûr, cru	vert	13	4		4
usuvyo	mûr	jaune orange	3			3

Tableau 3 : Stratégies métonymiques de désignation des couleurs

La troisième stratégie de désignation des couleurs, l'emprunt, est présente de manière massive chez les jeunes qui fréquentent l'école française et plus périphérique chez les sujets plus âgés et non scolarisés en français. Les emprunts utilisés par nos sujets sont présentés dans le Tableau 4.

Emprunt	*Couleur correspondante*	*Occurrence nue sans classificateur*	*Occurrence avec classificateur*	*Occurrences dans d'autres structures syntaxiques*	*TOTAL*
noir	noir			1	1
rouge	rouge			1	1
violet	violet			1	1
xokola	marron		1	2	3

Tableau 4 : Emprunts à partir du français

Les correspondances entre les désignations proposées par les locuteurs et les catégories cognitives de couleur, les mécanismes cognitifs et culturels sur lesquels elles reposent ainsi que les techniques linguistiques sous-jacentes seront présentées dans la section suivante par catégorie de couleur.

5.2. Expressions de la couleur en palikur et catégories cognitives de couleur

Cet inventaire et cette première analyse des termes et désignations collectées confirment les observations réalisées dans les enquêtes précédentes quant à un lexique stable relativement restreint pour décrire les couleurs et mettent en avant la productivité des stratégies métonymiques largement utilisées par nos informateurs lorsqu'on leur demande de spécifiquement décrire les couleurs. Si l'on s'intéresse maintenant aux couleurs décrites par les informateurs au moyen de ces dénominations et désignations afin de mieux comprendre les relations entre formes linguistiques et catégories de couleur, il devient difficile de dégager des régularités dans la mesure où un même terme peut être utilisé pour décrire des propriétés colorées relativement variées suivant les contextes et les informateurs (et/ou qui semblent hétérogènes pour nos yeux occidentaux). Devant cette difficulté, nous avons fait le choix de présenter la suite des résultats en prenant comme point fixe non plus les formes linguistiques palikur mais les catégories de couleur (présentées aux informateurs au moyen de supports photographiques et d'objets). Ce choix de présentation n'est pas sans poser question puisque nous ne pouvons nous affranchir ici d'apposer nos catégories cognitives culturellement situées de couleur. Néanmoins il permet de mettre en évidence de façon plus fine les différentes stratégies d'expression de la couleur en palikur.

a. Blanc

Pour décrire cette couleur les informateurs ont utilisé de manière privilégiée *seyne*, une forme lexicale sans classificateur qui renvoie à un blanc focal, typique, et *seye*, qui peut se traduire par « dans les blancs ». Les autres formes relevées apparaissent dans des structures à classificateurs (avec parfois une marque d'approximation) et permettent de décrire ce qu'on pourrait qualifier de « blanchâtre, un peu blanc, partiellement blanc, il y a du blanc ».

Cette couleur ne pose pas de problème particulier de dénomination comme en témoigne l'homogénéité des réponses reprenant le plus souvent la forme stable et consensuelle *seyne*.

b. Gris

Les formes lexicales utilisées pour exprimer l'expérience du gris sont beaucoup plus nombreuses et se distribuent principalement en deux catégories. Pour caractériser le gris clair, les informateurs ont surtout utilisé *seyne* (blanc) ainsi que des formes construites sur *seyne* avec classificateurs. Une occurrence de *wasewvitye* (pâle+CL.corps) renvoyant à la maladie ou à l'état physique a également été relevée. A l'inverse pour désigner le gris foncé, les informateurs ont fait appel à *priye* et *pohẽ* (noir) ainsi qu'à des formes avec classificateurs construites sur *priye*. Des atténuateurs (palikur : *aynesa* ou créole : *demi/dimi*) sont souvent utilisés dans le protocole 1 pour référer au gris clair comme un peu / à moitié blanc et au gris foncé comme un peu / presque noir. Il semble que dans le protocole 2 les classificateurs de forme endossent cette fonction atténuatrice. Enfin, la description de photos a permis la production de deux formes nouvelles construites par métonymie (*wen-vit-ye* et *uvumwri-vye*) en référence à la couleur d'un arbre (*wen*[24] - *Ocotea guianensis*) ou de la peau du mâchoiran blanc[25] (*cf*. photo ci-après).

[24] Arbre dont l'écorce et les feuilles sont couleur gris clair.
[25] Poisson sans écailles couleur gris clair.

Figure 5. Mâchoiran blanc

c. Noir

Les informateurs utilisent massivement *priye/o* dans les deux protocoles. *Pohẽ,* aussi assez fréquent dans le protocole 1, est utilisé pour désigner un noir profond/intense comme en témoigne l'explication qui en est donnée : « bien noir, comme la suie sur une casserole ». Un troisième terme *pũ* (noir et mûr) apparaît également à quelques reprises (seul ou avec classificateurs) dans le protocole photos. Il renvoie à un concept valise qui inclut l'information sur la couleur et l'état de maturité d'un fruit (litt. fruit qui est noir quand il est mûr). A la différence de ce qui a été observé pour le gris, les formes construites sur *priye* avec classificateurs ne sont pas très présentes et renvoient à « dans les noirs, un peu noir, un peu de noir ». La question de la couleur comme indice du degré de maturité est également soulevée par l'utilisation de *kwis usuvio* (déjà mûr) à la place de *priye* ou de *pũ*. Mais dans ce cas, la couleur n'est pas mentionnée en tant que telle. Enfin, une forme nouvelle a pu être relevée *misanbi-vite* (nuit+CL:corps), également construite via un procédé métonymique et qu'on peut traduire par couleur nuit.

Comme pour le blanc, les stratégies de dénomination du noir en palikur sont caractérisées par trois formes très stables et consensuelles (surtout *priye*) et peu de classificateurs en contraste avec les formes relevées pour désigner le gris.

d. Marron

Il faut tout d'abord opérer une distinction entre les formes relevées pour désigner le marron clair, le marron focal et le marron foncé.

Pour référer au marron foncé les informateurs utilisent *priye* (de manière exclusive dans le protocole 2), *pohẽ,* ainsi que des formes construites sur *priye* ou *pũ* avec classificateurs et/ou atténuateurs (*aynesa, nopsisa*) (protocole 1). Une forme fait à nouveau référence à l'état du fruit (*hũhuvyo,* sec).

Le marron « focal » est lui désigné soit par des occurrences de *duwẽ* (rouge) et de formes construites sur *duwẽ* (avec classificateurs et/ou atténuateur : *demi, aynesa*), soit par des formes construites (avec classificateurs et/ou atténuateur) par métonymie en référence à la couleur du jus de wassaï oxydé (*aynesa was-min-ye,* un peu wassaï-CL:long-DUR), de la robe de la biche[26] (*kayku-pti-ye*) ou du chocolat (*xokola*+ø).

Les formes lexicales relevées pour désigner le marron clair ou beige, peuvent être soit *seyne,* utilisé essentiellement en référence à un bois clair, *seyne* accompagné de classificateurs qui jouent le rôle d'atténuateurs (pas tout à fait blanc, mais clair), *wasew* (pâle) inséré dans des structures à classificateurs (pour des objets du protocole 1, donc non-manufacturés) ou *wawuye* (jaune toucoupi) avec ou sans classificateur. Il est intéressant de noter que *kwikwiye,* seul cas de dérivation relevé jusqu'à présent dans les désignations de couleurs et renvoyant habituellement au jaune franc apparaît également une fois dans chacun des protocoles. La forme métonymique *utayan* / *kunanyan* faisant référence aux œufs d'une espèce de poisson (*Crenicichla saxatilis*) fréquent dans les savanes inondées est également relevée dans le protocole 2. Enfin le marron transparent[27] est désigné par *kasavuye,* inséré dans une construction à classificateurs.

e. Rouge

La forme prédominante pour faire référence au rouge est *duwẽ.* Les approximations, concernant soit la nuance, soit la position de la couleur dans l'objet, sont exprimées soit par la présence de structures à classificateurs soit à l'aide d'atténuateurs comme le palikur *aynesawa* (un peu), le créole *dimi* ou le français *presque*. Les formes métonymiques (*arak-vit-ye, utayan-vit-yo*) concernent exclusivement des objets

[26] Daguet rouge.
[27] Couleur de l'eau des cours d'eau guyanais, limpide mais dont le fond est marron.

manufacturés du protocole 2 (objets ronds et petits comme les perles pour cheveux et un bouchon de bouteille) et renvoient soit aux fruits du cerisier acérola (*arak*, cerise pays en créole) soit aux œufs d'une espèce de poisson (*utayan*, *Crenicichla saxatilis*).

f. Orange

Les dénominations renvoyant à la couleur orange se structurent soit autour de *duwẽ,* sans classificateurs ou accompagné d'éléments marquant une approximation (*aynesa, dimi* ou des classificateurs), soit autour de *wawe/wawuye* ou moins fréquemment de *kwikwiye* (parfois avec des approximations, *presque comme* et *aynesa*).

Des formes spécifiques, *utayan* et *tirayan-min-ye*, construites par métonymie avec les œufs de deux espèces de poissons, (une forme nue et l'autre accompagnée de classificateur) apparaissent dans le protocole 2. Il est également intéressant de noter la présence d'un calque sémantique (du français) dans le protocole 2, la forme *uwas* (oranger, orange), accompagnée soit de *-be* (comme), soit d'un classificateur. La forme *amuwe* est très fréquemment utilisée par les informateurs en rapport avec la couleur du soleil et s'applique difficilement à d'autres types de référents. Une seule occurrence de « pâle », *(wasew-vit-yo)*, avec classificateur a été relevée pour ce cas.

g. Jaune

Les dénominations autour de la couleur jaune s'organisent autour de deux axes principaux, *wawe/wawuye* et *kwikwiye*, avec ou sans classificateurs ou approximations comme *nopsisa* (petit, un peu) ou *aynesa*. Les données relevées tendent à montrer une préférence pour *kwikwiye* en référence aux objets manufacturés du protocole 2, de couleur jaune franc. Le jaune clair est désigné par des formes construites autour de *seye*/*seyne*, accompagnées la plupart du temps de classificateurs et d'approximations comme *demi*. Cette même teinte est également exprimée à l'aide de structures construites sur *wawuye* avec un classificateur et un atténuateur (*aynesa*, *demi*). Dans le protocole 2 on note la présence de *hweweye* (transparent) qui indique que la caractéristique transparent d'un objet l'emporte sur la couleur. Par ailleurs, les métonymies produites dans ce cas sont basées sur des référents

comme miel (*ahayak*), œufs de poisson (*wakayan*, *Chaetobranchus flavescens*) et toucoupi (*kahaw*), utilisées dans des structures à classificateurs ou des structures comparatives.

h. Vert

Dans les deux protocoles, la principale forme utilisée pour désigner le vert, qu'elle soit nue, insérée dans des structures à classificateurs ou accompagnée d'atténuateurs est la forme *ayeweye* (« vleu »). *Wawuye* (jaune toucoupi) apparaît dans des contextes renvoyant au vert clair (2 occurrences). L'adjectif *igiye* (cru, pas mûr) figure dans plusieurs contextes des deux protocoles, et dans le protocole 1, il s'applique de préférence aux végétaux, et surtout aux fruits, ce qui est en cohérence avec le sens premier de l'adjectif. On note également deux formes construites sur *ahamna* (feuille) : une construction à classificateurs *ahamna-pti-ye* (feuille-CL:irreg-M/N.DUR) et une construction comparative *ayeweye ke ahamna-be* (vleu comme feuille-comme). Trois formes métonymiques ont également été relevées : *araswayan* (œufs de poisson *Chaetobranchus flavescens*), accompagné ou non de classificateurs, *inamyan* (œufs de perdrix, *Tinamus major*) sans classificateur (*cf.* figure 6) et *im gasanine* (fiel de poisson), également sans classificateur.

Figure 6 : œufs de perdrix (*inam*, *Tinamus major*)

i. Bleu

L'expression du bleu s'organise autour d'une forme principale *ayeweye* (nu, avec classificateurs ou avec atténuateurs comme *aynesa*) et de plusieurs formes utilisées pour désigner la couleur par métonymie, insérées

la plupart du temps dans des constructions à classificateurs, mais sans atténuateurs :

- *ivũhiyat* (correspondant au français indigo, éponyme d'une espèce végétale, *Indigofera tinctoria,* utilisée comme colorant), pour bleu foncé ;
- *in* (ciel), *inam-yan* (œuf de perdrix), *araswa* (poisson *sp.*, *Chaetobranchus flavescens,* en référence aux œufs), pour bleu clair ;
- *was* (jus de wassaï, probablement frais) pour un bleu foncé, presque marine.

La forme *laswa* est utilisée par un informateur pour désigner le bleu clair (presque métallique) en lien avec les deux papillons qui sont la référence de cette couleur, le morpho et le faux morpho (*cf.* photo ci-dessous). L'information n'a pas pu être confirmée par d'autres informateurs.

Figure 7 : Laswa - faux morpho (crédits A. Cristinoi)

j. Violet

Les désignations de violet sont souvent difficiles à éliciter dans le contexte palikur, soit suite au contact avec le français (essentiellement en situation de scolarisation), soit parce qu'il est souvent assimilé à d'autres couleurs, la distinction entre violet et d'autres couleurs n'étant pas du tout pertinente pour les Palikurs. Nos résultats se structurent autour d'*ayeweye,* le plus fréquemment accompagné de classificateurs et d'atténuateurs comme *aynesa, demi* ou *dimi.* On note également quelques occurrences de *duwẽ,* exclusivement dans des constructions à classificateurs et une occurrence de *priye,* dans une structure à classificateur associée uniquement à la grappe de fruits du palmier *wassaï.* Dans les emplois d'origine métonymique on peut signaler *ivũhiyat, arak* (arbre *sp.*, utilisé ici en référence à un arbre

différent de l'acérola, probablement *Myrcia subsessilis,* dont les fruits mûrs sont violets) et *suwiwu* (*Crypturellus soui*, une espèce d'oiseau aux œufs rose-violacés) utilisés exclusivement dans des constructions à classificateur. Un emprunt au français, *violet,* avec un atténuateur créole, *dimi,* mérite également d'être signalé, pour un informateur dont le répertoire lexical est considérablement influencé par le contact avec ces deux langues.

k. Rose

Le cas de rose s'avère encore plus compliqué que celui de violet, car la plupart des informateurs, même non-scolarisés, ont tendance à employer spontanément la forme française *rose.* Toutefois, les deux tendances principales consistent à proposer des dénominations construites soit autour de *duwẽ,* pour évoquer le rose vif, avec ou sans classificateurs et des atténuateurs comme *aynesa* ou dans des structures comparatives (*ka bante hawata ke duwẽ-me,* presque pareil que rouge), soit autour de *seyne,* pour le rose clair, toujours avec des classificateurs. On retrouve également une forme construite sur *wasew,* pâle, et plusieurs formes métonymiques, exclusivement insérées dans des constructions à classificateurs ou comparatives : *was* (jus de wassaï), *abahwayan* (œufs de poisson *sp. Crenicichla johanna*), *tirayan* (œufs de poisson *sp. Nannacara aureocephalus*), *suwiwu-yan* (œufs de *Crypturellus soui*). Les métonymies construites sur des référents de type œufs s'expliquent par des associations qui reposent essentiellement sur la forme des objets, très importante pour les Palikurs, comme nous l'avons déjà expliqué.

6. Synthèse et conclusions

Cette étude nous a permis de mettre en évidence un ensemble significatif de ressources linguistiques à disposition des locuteurs palikur pour décrire leur expérience de la couleur. Si l'analyse des données recueillies conforte les observations antérieures quant au nombre restreint de dénominations stables de couleurs (ou « termes de base ») en palikur concernant les couleurs blanc, noir, rouge, vert-bleu et jaune, elle permet également de mettre en évidence les trois autres stratégies principalement utilisées

lorsqu'on demande à des locuteurs de décrire spécifiquement des couleurs et notamment orange, marron, rose, violet ou gris.

- *une stratégie morphologique* : utilisation d'un « terme de base » (*seyne*, blanc, *prye*, noir, *duwẽ*, rouge ou *ayeweye*, vert-bleu) auquel vient s'adjoindre un classificateur de forme qui revêt aussi une fonction atténuatrice (correspondant alors plus ou moins au suffixe *-âtre* en français, par ex : *rougeâtre* ou *-ish* en anglais, par ex : *bluish*) ;
- *une stratégie syntaxique* : utilisation d'un « terme de base » accompagné d'un atténuateur exprimé en palikur (*nopsisa*, *aynesa*), en creole (*dimi*) ou en français (*demi*, *presque*) ;
- *une stratégie sémantique* : utilisation de métonymies basées sur leurs univers de référence écologique et culturel, renvoyant à un animal (ou ses œufs), un végétal, un aliment, pour en extraire la propriété de couleur[28] et l'appliquer à la scène ou à l'objet décrit dans les protocoles, en y ajoutant souvent un classificateur de forme.

Les référents utilisés varient en fonction de l'expérience personnelle des informateurs et notamment en fonction de l'environnement écologique des villages dont ils sont originaires (par ex., seuls les locuteurs venant des savanes inondées de Urucauá utilisent comme référent principal les œufs de poisson). Certains de ces référents sont multiples (ex : *arak* renvoie au cerisier acérola mais aussi à un autre arbre dont les fruits peuvent être violet foncé). D'autres ont la particularité de présenter des variations de couleur suivant leur état ou leur degré d'oxydation (ex : jus de wassaï qui change de couleur suivant qu'il est frais, légèrement oxydé ou fermenté). Ainsi les formes construites sur *was* permettent de renvoyer à des catégories de couleur élargies allant du rose au violet-marron et même noir. On retrouve ce principe pour *wawe* qu'on peut traduire par jaune toucoupi, la couleur du toucoupi variant du jaune pâle à l'orange suivant la variété de manioc utilisée pour fabriquer le jus et le degré d'oxydation. A l'inverse *kwikwiye* signifiant jaune fleur d'ébène décrit un référent dont la couleur ne varie pas et sera de fait utilisé sur un spectre moins large.

---

[28] Ce procédé a été et est encore productif en français comme en témoignent *bordeaux*, *turquoise*, mais aussi *orange*, *rose* ou *violet*, ainsi que des formes complexes comme *couleur paille*, *jaune citron*…

La relation entre la couleur et le degré de maturité d'un végétal est également fondamentale dans l'emploi de *igiye* (vert pas mûr), *usuvyo* (mûr), *hũhuvyo* (sec). Ici la couleur étant un indice de l'état du fruit / de la feuille, c'est cette dernière information qui est exprimée (certainement la plus pertinente pour l'informateur) et non la couleur en soi ce qui vient conforter le caractère non univoque et situé du concept de couleur[29]. Par ailleurs ces formes sont seulement utilisées pour caractériser la flore (et exceptionnellement la faune).

L'influence du multilinguisme a pu être observée à différents niveaux dans notre enquête. Plusieurs stratégies de dénomination en témoignent, telles que les approximations en *dimi*, *demi* ou *presque*, les emprunts (*violet, dimi violet*) ainsi que les calques (*uwas* orange), qui sont produites par les informateurs les plus créolisés. Ceux-ci ont été les moins prolixes pour décrire le rose ou le violet cherchant en vain une correspondance directe en palikur.

Le fait d'utiliser deux protocoles offrant aux informateurs des photographies (de faune et de flore essentiellement) et des objets (manufacturés essentiellement) a permis de collecter une grande diversité de ressources et des dénominations en partie différentes. Ainsi le protocole objets proposant des couleurs (et des formes) plus homogènes liées aux techniques de teinture et coloration des objets manufacturés (par rapport à la variabilité des couleurs présentes dans l'environnement naturel et qui plus est avec l'effet des photographies) a sans doute eu pour effet de réduire la diversité des formes lexicales produites pour exprimer des variations fines de nuances et de texture/motif (à l'inverse du protocole 1). Inversement, les couleurs problématiques telles que rose ou violet (pour lesquelles les Palikurs ne disposent pas d'une forme stable et partagée et qui ne paraissent pas avoir un rôle distinctif en palikur) dans le protocole 2 ont suscité chez les moins créolisés l'emploi plus important de formes construites par métonymie en référence notamment à des œufs d'animaux. Deux explications sont possibles : la forme de certains de ces objets (perles) similaire à la forme des œufs colorés référents, ou le fait qu'il soit

[29] La couleur comme indice de l'état de la matière ou d'un processus est un phénomène qui a également été observé en anglais (Goodwin 1997) et en français (Dubois & Grinevald 2003, Cance 2009).

plus difficile d'employer une référence à un animal/végétal pour décrire la couleur d'une autre espèce animale.

Le protocole objets a aussi été construit de manière à présenter quelques séries d'objets ne variant que par leur couleur (feutres, perles, couteaux) « reproduisant » en quelque sorte de façon plus sommaire avec des objets du quotidien le nuancier Munsell. Présentés les uns à la suite des autres ces stimuli ont contraint les informateurs à (essayer de) donner des dénominations distinctes pour chacun d'entre eux alors même qu'ils auraient pu dans un autre contexte employer le même terme de couleur pour deux de ces feutres ou perles. Cela a eu pour effet de bloquer les plus créolisés qui ayant « appris leurs couleurs » en français se sont retrouvés démunis pour exprimer leur expérience de ces couleurs en palikur et au contraire de susciter chez les autres le recours aux procédés métonymiques comme nous l'avons vu plus haut.

L'ensemble de ces remarques témoigne à la fois de la productivité des protocoles exploratoires mis en place mais aussi de leur perfectibilité (enquête à plus grande échelle, avec un ensemble plus diversifié de photos et d'objets, dans des situations quotidiennes de pratique de la couleur). Un des premiers enseignements de ce terrain reste que si les Palikurs disposent de nombreuses ressources pour décrire les couleurs, ce n'est souvent pas ce qu'ils décrivent de manière spontanée (à la différence d'autres propriétés visuelles d'apparence telles que la forme ou les motifs qui nécessiteraient des enquêtes spécifiques) sauf lorsque la couleur est un indice pertinent pour eux.

Références bibliographiques

Aikhenvald, Alexandra & Green, Diana. 1998. Palikur and the typology of classifiers. *Anthropological Linguistics* 40(3): 429-480.

Alby, Sophie & Léglise, Isabelle. 2006. L'enseignement en Guyane et les langues régionales, réflexions sociolinguistiques et didactiques. *Marges Linguistiques* 10: 245-261.

Berlin, Brent & Kay, Paul. 1969. *Basic color terms: their universality and evolution*. Berkeley: University of California Press.

Boudahmane Karin, Manta, Mathieu, Antoine, Fabien, Galliano, Sylvain & Barras, Claude. 1998-2008. Transcriber, DGA http://trans.sourceforge.net/

Cance, Caroline. 2009. Stimuli, Dispositifs expérimentaux et Mondes construits. *Le sentir et le dire : concepts et méthodologies en linguistique et psychologie cognitive*, D. Dubois (ed.), 107-136. Paris: L'Harmattan.

Cristinoi, Antonia. 2014. A la frontière entre morphologie et sémantique, les suffixes classificateurs en palikur. *Revue de Sémantique et Pragmatique* 35-36: 179-192.

Cristinoi, Antonia. & Nemo, François. 2017. Language endangerment and lexical erosion: surveys and solutions. *Proceedings of the fifty-second annual meeting of the Chicago Linguistic Society, University of Chicago*. J. Kantarovich, T. Truong & O. Xherija (eds), 133-147. Chicago: Chicago Linguistic Society.

Cristinoi, Antonia & Nemo, François. 2018. Palikur, a language between two worlds. *Locating Guyane*, C. MacLeod & S. Wood (eds), 153-167. Liverpool: Liverpool University Press.

Dubois, Danièle & Cance, Caroline. 2009. Mettre un terme aux couleurs de base : déconstruction d'un paradigme dominant. *Le Sentir et le Dire : concepts et méthodologies en linguistique et psychologie cognitive*, D. Dubois (ed.), 75-104. Paris: L'Harmattan.

Dubois, Danièle & Grinevald, Colette. 2003. En voir de toutes les couleurs : processus de dénomination des couleurs et constructions cognitives. *Traité des sciences cognitives*, C. Vandeloise (ed.), 80-114. Paris: Hermes-Lavoisier.

Evans, Nicholas & Levinson, Stephen. 2009. The myth of language universals: Language diversity and its importance for cognitive science. *Behavioral and Brain Sciences* 32(5): 429-448.

Foley, William. 1997. *Anthropological linguistics*. Malden/Blackwell: Cambridge University Press.

Gibson, James J. 1979. *The ecological Approach to visual Perception*. Boston: Houghton Mifflin.

Goodwin, Charles. 1997. The blackness of Black: color categories as situated practice. *Discourse, tools and reasoning: essays on situated cognition*, L. B. Resnick *et al* (eds), 111-140. Berlin/Heidelberg/New York: Springer.

Green, Diana. 1994. Palikúr Numerals (manuscrit). Traduction de "O sistema numérico da língua Palikúr". *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi. Série Antropologia* 10(2): 261-303.

Green, Diana & Green, Harold. 2010. *Yuwit kawihka dicionário Palikúr*–Português. SIL.

Grenand, Françoise (ed.). 2009. *Encyclopédies palikur, wayana, wayãpi : langue, milieu et histoire, fascicule Encyclopédie des Amérindiens de Guyane*. Paris: PUO- CTHS.

Guastavino, Catherine. 2009. Validité écologique des dispositifs expérimentaux. *Le Sentir et le Dire : Concepts et méthodologies en Linguistique et Psychologie Cognitives*, D. Dubois (ed.), 229-248. Paris: L'Harmattan.

Guedou, Georges & Coninckx, Claude. 1986. La dénomination des couleurs chez les Fon. *Journal Des Africanistes* 56(1): 67-85.

Launey, Michel. 2003. *Awna parikwaki : introduction à la langue palikur de Guyane et de l'Amapá*. Paris: IRD.

Launey, Michel. 2009. La langue Palikur. *Langues de Guyane*, O. Renault-Lescure & L. Goury (eds), 57-65. Cayenne: IRD/Vents d'ailleurs.

Lucy, John. 1997. The linguistics of "color". *Color categories in thought and language*, C. L. Hardin & L. Maffi (eds), 320-346, Cambridge: Cambridge University Press.

Moñino, Yves. 2004. Une autre conception des lumières. Sur les noms de couleur en gbaya. *Du Terrain au Cognitif. Linguistique, Ethno-linguistique, Ethnosciences. A Jacqueline M.C. Thomas*, E. Motte-Florac & G. Guarisma (eds), 241-265. Leuven-Paris-Dudley: Peeters-Selaf.

Nimuendaju, Curt. 2009[1925] *Les indiens Palikur et leurs voisins.* Orléans: Presses Universitaires d'Orléans/CTHS.

Passes, Alan. 1998. The hearer, the hunter and the agouti head: aspects of intercommunication and conviviality among the Pa'ikené (Palikur) of French Guiana. PhD dissertation, University of St. Andrews.

Pastoureau, Michel. 2010. *La couleur de nos souvenirs.* Paris: Seuil.

Saunders, Barbara & van Brakel, Jaap. 1997. Are there nontrivial constraints on colour categorization? *Behavioral and Brain Sciences* 20: 167-228.

Wierzbicka, Anna. 2008. Why there are no "colour universals" in language and thought. *Journal of the Royal Anthropological Institute* 14: 403-421.